

L'Assomption de la Sainte Vierge dans la tradition des cinq premiers siècles

In: Échos d'Orient, tome 26, N°145, 1927. pp. 18-23.

Citer ce document / Cite this document :

Jugie Martin. L'Assomption de la Sainte Vierge dans la tradition des cinq premiers siècles. In: Échos d'Orient, tome 26, N°145, 1927. pp. 18-23.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rebyz_1146-9447_1927_num_26_145_4597

L'Assomption de la Sainte Vierge dans la tradition des cinq premiers siècles

Réponse à la critique de M. Cavallera.

Dans le *Bulletin de la littérature ecclésiastique* publié par l'Institut catholique de Toulouse, nos 5 et 6 (mai-juin 1926), p. 97-116, M. F. Cavallera, professeur au dit Institut, a critiqué longuement et fort sévèrement la *première partie* de notre article publié ici même sur *la mort et l'Assomption de la Sainte Vierge dans la tradition des cinq premiers siècles* (1). Nous avons été quelque peu étonné de sa hâte à censurer notre modeste travail, qu'il qualifie, on ne sait pourquoi, de « Mémoire sur l'Assomption », alors que nous l'avons présenté comme un chapitre d'un long ouvrage historico-dogmatique, où la question de l'Assomption sera étudiée sous tous ses aspects. De ce prétendu *Mémoire*, il n'examine que la première partie, la moins neuve et la moins importante; et encore fait-il assez arbitrairement une coupure dans le titre: notre enquête roule non seulement sur l'Assomption, mais aussi sur la mort de la Mère de Dieu dans la tradition des cinq premiers siècles. M. Cavallera écarte les textes qui parlent de la mort, question « qui ne l'intéresse pas ». Il a ainsi les coudées plus franches pour nous attaquer.

Le docte professeur de théologie positive de l'Institut toulousain justifie ainsi l'empressement de sa critique :

L'enquête s'annonce comme devant continuer; mais si elle est conduite, comme c'est vraisemblable, par les mêmes méthodes, il est clair qu'elle sera tout aussi abondante en résultats négatifs. On vient de le voir: pas un seul des textes allégués ne peut être retenu par une saine exégèse au profit de la thèse affirmée par l'auteur. La double cause ici en jeu imposait de le signaler sans retard. Il s'agit d'un dogme à définir, et le respect même de notre foi nous oblige à ne présenter en sa faveur que des arguments vraiment solides. Il s'agit d'une thèse de théologie positive,

(1) La critique de M. Cavallera ne vise que ce qui a paru dans les numéros 141 et 142 des *Echos d'Orient* (janvier-mars, avril-juin, p. 7-20, 129-143), soit la moitié de l'article, conduisant l'enquête patristique jusqu'à la fin du iv^e siècle.

et tous ceux qui, par métier, s'y appliquent, doivent veiller à son bon renom. Il n'y a que trop de gens pour lui refuser toute valeur sérieuse, persuadés qu'ils sont, par trop de fâcheux exemples, que des textes on peut tirer tout ce que l'on veut (1). Il ne faut négliger aucune occasion de mettre en garde contre des errements trop durables, d'autant qu'en cette matière la prescription s'établit vite. Mieux vaut arrêter l'erreur avant qu'elle ne soit installée en maîtresse dans les ouvrages de vulgarisation, et qu'on n'encombre d'allégations sans valeur réelle une discussion déjà fort embroussaillée (2).

Voilà comment M. Cavallera s'excuse d'avoir violé à notre endroit une des règles de la critique textuelle qui veut qu'avant de porter un jugement d'ensemble sur une œuvre quelconque, on l'ait lue auparavant d'un bout à l'autre: car, quelquefois, ce qui est dit à la fin aide à comprendre ce qui est dit au commencement. Une allusion découverte dans un Père du IV^e siècle peut quelquefois s'éclairer d'un jour nouveau par un texte explicite d'un Père du V^e, surtout si le second a vécu dans le même pays que le premier. Donnons un exemple pris dans le sujet lui-même :

Nous avons examiné longuement dans notre article le témoignage de saint Épiphane qui — M. Cavallera n'est pas de cet avis — a traité *ex professo* la question de la mort et de la glorification en corps et en âme de la Sainte Vierge. Nous avons attiré l'attention du lecteur sur un certain *prodige* dont parle l'évêque de Salamine, prodige sur lequel « l'Écriture a gardé un silence complet, pour ne pas frapper d'un étonnement excessif l'esprit des hommes ». Ce prodige, Épiphane y songe en lui-même, mais « *il le garde en sa pensée et il se tait* », quitte, ensuite, à en laisser entrevoir quelque chose. Ce prodige a fort peu préoccupé jusqu'ici ceux qui ont examiné le passage en question, probablement parce que, le texte étant un peu obscur, ils s'en sont tenus à la version latine du P. Petau; celui-ci a rendu le mot grec θαῦμα par *admiration*: ce qui, dans le contexte, ne signifie pas grand'chose. M. Cavallera adopte notre traduction: pour lui, θαῦμα veut bien dire *prodige*. Mais « le prodige, c'est la fin même de Marie, quelle qu'en ait été la modalité ». Ainsi, même si Marie est morte et a été ensevelie comme les autres hommes; même si son corps virginal a eu le sort

(1) Il ne manque pas de gens aussi qui ne veulent pas voir dans les textes ce qui s'y trouve et qui, esclaves d'un littéralisme étroit, refusent de reconnaître dans les ouvrages des Pères les formules équivalentes de nos dogmes.

(2) *Loc. cit.*, p. 114-115.

commun à toute chair, cela, c'est un *prodige* « sur lequel l'Écriture a gardé le silence le plus complet, pour ne pas jeter dans l'étonnement la pensée des hommes ». Curieux prodige, en effet; prodige à rebours, capable de plonger dans la stupéfaction la plus complète l'esprit humain, qui aurait beaucoup de peine à comprendre que Dieu ait pu traiter ainsi sa propre Mère! Si M. Cavallera avait bien voulu attendre la publication de la seconde partie de notre travail sur la tradition hiérosolymitaine au v^e siècle, peut-être aurait-il découvert dans le texte *tout à fait explicite* du compatriote et contemporain très probable de saint Épiphane le prêtre jérosolymitain Timothée, la clé du prodige auquel l'évêque de Salamine fait allusion (1). Timothée, on s'en souvient, affirme catégoriquement que Marie est restée immortelle, et que Jésus l'a transportée avec lui dans les *régions de l'Ascension*. Ce n'est pas le seul témoignage que nous ayons trouvé de la croyance de l'Église de Jérusalem à l'Assomption.

La tradition catholique est une chaîne ferme, sans solution de continuité, et non une série d'affirmations isolées éclatant un beau jour dans la conscience de tel et tel individu. Ce qui suit éclaire souvent ce qui précède. Des allusions à une vérité révélée contenues dans un écrit d'un Père anténicéen peuvent rester d'abord inaperçues, et se découvrir ensuite à la lumière d'affirmations plus explicites d'un Père moins ancien. Ce procédé d'investigation convient à la saine exégèse de la tradition catholique.

M. Cavallera semble l'avoir quelque peu oublié lorsqu'il écrit : « Pour interpréter les expressions générales et indéterminées au profit d'une doctrine caractérisée, *il faut d'abord s'être assuré que cette doctrine était, dès l'époque en question, clairement professée, de sorte qu'elle pouvait être présente à l'esprit de l'auteur quand il employait ces expressions susceptibles, dans l'abstrait, d'applications fort diverses.* » (2) M. Cavallera parle comme si, dans le peu qui nous reste de l'ancienne littérature chrétienne,

(1) Faisons remarquer, à ce propos, qu'au début du ix^e siècle, saint Théodore Studite parle « du grand et étonnant prodige » qui suivit la merveilleuse dormition de Notre-Dame. « Nous lisons, en effet, dit-il, dans les divins écrits de saint Clément de Rome, que les saints apôtres du Sauveur restèrent trois jours entiers auprès du tombeau, jusqu'au moment où un ange du Seigneur vint leur révéler toute la vérité. » Διδασκαλία χρονική, II. P. G., t. XCIX, col. 1701 C. On a perdu la trace de l'écrit pseudo-clémentin auquel saint Théodore fait ici allusion. Il y aurait peut-être lieu de se demander si l'évêque de Salamine ne l'a pas connu.

(2) C'est nous qui soulignons.

nous avons l'écho complet de tout ce qui était cru et enseigné durant les premiers siècles. Pour certains dogmes il est facile de s'assurer qu'ils étaient clairement professés à telle époque. Pour d'autres vérités révélées, les témoignages sont rares, ou manquent complètement. S'ensuit-il que ces vérités étaient ignorées dans l'Église? En aucune façon. La seule conclusion qu'on en peut tirer est celle-ci : « Dans les documents qui nous sont parvenus de telle époque, telle doctrine est rarement affirmée, ou n'est pas exprimée ». Mais il peut arriver, et il arrive parfois, que la découverte d'un nouveau document oblige à modifier cette conclusion. On affirmait jusqu'ici, par exemple, que le premier témoignage explicite sur l'Assomption était celui de saint Grégoire de Tours († 593), et encore ce témoignage décelait-il une influence apocryphe. On avait perdu de vue l'affirmation tout à fait explicite sur l'immortalité de Marie contenue dans l'homélie du prêtre Timothée de Jérusalem, publiée cependant depuis le xvi^e siècle. Ce témoignage, à lui seul, aide à comprendre non seulement le prodige auquel fait allusion saint Épiphane, mais aussi plusieurs autres allusions transparentes à la même tradition jérosolomytaine du ve-vi^e siècle sur l'immortalité de la Mère de Dieu.

M. Cavallera nous reproche « d'être parti en expédition avec le désir de trouver coûte que coûte ». Bien que nous soyons Assomptioniste et que la définition solennelle de l'Assomption soit désirée par nous comme par tout fidèle, nous n'avons pas conscience d'être parti en expédition avec le préjugé qu'il nous prête. L'histoire de la doctrine de l'Assomption, qui n'a pas encore été écrite, et que nous essayerons d'écrire, prouvera, nous l'espérons, que nous ne nous sommes laissé guider que par le souci de découvrir et de faire connaître la vérité; car nous savons que, pour triompher, les privilèges de Notre-Dame n'ont pas besoin de nos mensonges. A notre tour, nous serions peut-être en droit d'affirmer que M. Cavallera, quand il est parti en expédition contre nous, a été dominé inconsciemment par le préjugé que la question de l'Assomption dans la tradition des cinq premiers siècles était à jamais résolue et close; qu'il n'y avait pas à y revenir; qu'il n'y avait plus rien à glaner dans ce champ. La fin de notre article, au moins — puisque la première partie ne l'a pas convaincu, — lui aura donné un démenti formel.

Sur cette première partie de notre travail, que M. Cavallera a trouvée si mauvaise, nous n'ajouterons ici que quelques mots. Les

textes que nous avons apportés ne sont pas tous apodictiques ni absolument explicites. M. Cavallera ne voudrait que de ceux-là. Nous, nous avons cru bon de recueillir « les simples insinuations et les moindres indices ». Libre à M. Cavallera de dédaigner ces indices, libre à lui, par exemple, de restreindre à la seule virginité la signification de l'adjectif ἄσπιτος, appliqué au corps de Marie par saint Hippolyte et Sévérien de Gabala. Pour nous, le mot a une tout autre portée, et signifie non sans doute directement l'Assomption, mais l'incorruptibilité du corps virginal. La critique de M. Cavallera laisse subsister « l'indice non méprisable » d'ordre théologique que nous avons relevé dans la vision de saint Grégoire le Thaumaturge. Elle n'est pas plus heureuse à ruiner le témoignage de saint Grégoire de Nysse; car elle passe vraiment trop légèrement sur l'examen grammatical du texte, et élude la difficulté, au lieu de l'expliquer. Quant au texte d'Eudoxe, nous ne l'avons pas présenté comme un témoignage explicite, mais comme un indice probable. Là où nous ferons au docte professeur quelque concession, c'est sur le témoignage de saint Ephrem. Nous avons écrit qu'il était *suffisamment explicite*. Nous changeons le *suffisamment explicite* en *très probable*. Ce n'est pas que nous admettions les restrictions arbitraires que M. Cavallera apporte à la signification des textes cités par nous, du seul fait qu'ils sont tirés des poèmes sur la fête de Noël — car nul n'ignore que les orateurs et les poètes orientaux ont l'habitude de parler un peu de tout à propos de tout; — mais nous reconnaissons que ces textes sont enveloppés d'obscurité. Les deux derniers parlent clairement de l'entrée de Marie au ciel (1), mais ne disent pas explicitement qu'elle y est entrée en corps et en âme. Il y a cependant de bonnes raisons de croire que le docteur syrien veut parler de la *personne* de Marie et non pas seulement de son âme: 1° parce que saint Ephrem enseigne explicitement la sainteté originelle et l'absolue impeccance de Marie; 2° parce qu'il accorde le privilège de la résurrection glorieuse anticipée aux ressuscités du jour de Pâques; 3° parce qu'il affirme que Dieu a *honoré et embelli sa Mère de toute manière*, qu'il l'a embellie *plus que tous ceux qui ont brillé par leur sainteté*.

A propos des ressuscités du jour de Pâques (*Matth.* xxvii, 52-53), dont nous avons parlé dans plusieurs notes, M. Cavallera n'a pas

(1) Dans la traduction de l'un de ces textes, M. Cavallera a omis l'adverbe « bientôt »: « J'entrerai *bientôt* dans les vergers verdoyants du paradis. »

l'air d'avoir aperçu qu'on peut tirer de là un argument sérieux en faveur de l'Assomption. Plusieurs Pères, d'accord en cela avec la majorité des exégètes modernes et contemporains, ont cru à la résurrection glorieuse et définitive de ces ressuscités, dont parle saint Matthieu. Nous développerons cet argument dans un article spécial de notre ouvrage, et la tradition des cinq premiers siècles en fournira quelques éléments. Ces éléments permettront, en particulier, de montrer que les propositions générales sur l'universalité de la résurrection à la fin du monde et sur l'unique exception visant Notre-Seigneur n'ont pas la portée rigoureuse que certains critiques leur attribuent contre la doctrine de l'Assomption, et qu'elles laissent place à des exceptions. Il en est de ces propositions comme de celles qui visent l'universalité de la mort et l'universalité du péché originel.

Il reste établi, après notre enquête, que la tradition des cinq premiers siècles n'est pas, comme on le dit communément, complètement muette sur le mystère glorieux qui a terminé l'existence terrestre de Marie. Il y a dans cette tradition des textes *explicites* et sur la mort et sur l'Assomption glorieuse. A Jérusalem même, on a cru à l'immortalité de Marie.

M. JUGIE.

Rome.

